

GEPO

PORTO 1999

Une tradition porteuse de sens

En carrefours, nous avons partagé les textes qui nous inspirent dans notre vie et dans notre engagement. Je me référerai ici à plusieurs de ces textes. Mais je partirai d'un texte de l'Évangile qui me parle de façon particulièrement forte et riche. Il s'agit du début du chapitre 3 de Marc : la guérison de l'homme à la main paralysée.

1. Relecture de Marc 3,1-6

Jésus entra de nouveau dans une synagogue ; il y avait là un homme qui avait la main paralysée. Ils observaient Jésus pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat ; c'était pour l'accuser.

C'est un jour de sabbat et cela se passe dans une synagogue. Conjonction d'un temps et d'un lieu sacrés, marqués par le rapport à Dieu et à sa Loi. Or que signifient le sabbat et la synagogue de par leur origine ? Le sabbat : temps d'arrêt de la vie ordinaire et du travail sans doute ; mais temps aussi où le même repos est offert à tous sans distinction, la possibilité de vivre ensemble au delà des barrières du quotidien. Ce jour-là, en effet, au delà des divisions instituées par le travail, un repos égal est offert à tous, dans le dépassement des hiérarchies et liens de subordination : tous sont à égalité, l'homme, la femme, les enfants, les serviteurs et esclaves, les étrangers, et même les bêtes... (cf. plus loin). Et dans la synagogue : c'est-à-dire le lieu même où la communauté se rassemble, vit et célèbre son unité devant Dieu.

Or ce trouve là un homme dont la main est paralysée. Le jugement social et religieux repose sur lui : impur de quelque manière, pécheur probablement. En tout cas, en marge.

Mais le sabbat et la synagogue sont aussi le symbole de l'ordre établi et sacralisé : il y a une énorme distance entre l'inspiration qui est à l'origine de l'institution et ce que la société en a fait : temps et lieu où plus que tout autre se vivent et s'imposent les discriminations.

Jésus dit à l'homme qui avait la main paralysée : " Lève-toi ! viens au milieu ". Et il leur dit : " Ce qui est permis le jour du sabbat, est-ce de faire le bien ou de faire le mal ? de sauver un être vivant ou de le tuer ? "

À l'homme dont la main est paralysée : Toi qui es humilié, relégué dans ton coin et sans considération, lève-toi ! viens au milieu. Tu as vraiment place au milieu de nous : tu es pleinement un des nôtres, membre de notre assemblée. Et à l'assemblée hostile, la question fondamentale de sens, le critère de toute action en toute circonstance, et a fortiori quand par le temps et le lieu cette action est marquée du sacré : faire le bien ou faire le mal, sauver un être vivant ou le tuer. Renvoi à la responsabilité humaine qui consiste à faire vivre. En Jn 10,10, Jésus dit : " Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance " (texte plusieurs fois cité).

Ce critère fondamental de la pratique humaine, Jésus l'a aussi exprimé de façon très concrète, juste auparavant dans le texte de Marc : " Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat " (Mc 2,27¹). En transposant : l'économie ou l'organisation du travail sont faites pour l'homme, et non l'inverse.

¹ Une remarque importante. Le texte de Marc poursuit en disant : " ... de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat ". Dans les textes parallèles, Mt 12,8 ne reprend pas la première partie de la phrase, mais dit seulement : " Car il est maître du sabbat, le Fils de l'homme " ; et Lc 6,5, de même : " Il est maître du sabbat, le Fils de l'homme ". Un glissement significatif s'est opéré : chez Marc, le contexte indique que le terme " fils de l'homme " doit être compris à partir de l'un des sens habituels du mot en

Mais eux se taisaient. Promenant sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leur cœur, il dit à cet homme : " Étends la main ". Il l'étendit et sa main fut guérie.

“ Étends la main ” : nous ne savons rien de l'histoire de cet homme. On pense qu'il a péché, lui ou ses parents sans doute. Préjugé communément admis. Aujourd'hui nous savons (à l'époque on ne le savait pas) que bien des maladies physiques, entre autres des formes de paralysie, sont d'ordre psychosomatique, qu'elles sont la conséquence et l'expression d'une relation interpersonnelle ou sociale gravement blessée. On sait aujourd'hui que l'exclusion sociale est accompagnée de taux significativement plus élevés de maladies physiques et psychiques : de multiples études l'ont montré à propos du chômage, comme il n'y a pas si longtemps pour l'institution de l'apartheid.

Quand Jésus dit à cet homme : “ Viens au milieu ” et “ Étends la main ”, la guérison s'opère : l'exclu retrouve sa place dans la communauté. Et symboliquement, il est libéré pour participer pleinement : par sa main, il peut de nouveau travailler comme tout le monde. On peut dire que l'anticipation du Royaume, qui se manifeste par la pratique de Jésus et à laquelle est appelée l'Église, est l'ouverture à la pleine participation de tous à la communauté humaine.

Une fois sortis, les pharisiens tinrent aussitôt conseil avec les Hérodiens contre Jésus sur les moyens de le faire périr.

Le conflit traverse tout le récit, comme il traverse tout l'Évangile. La libération, l'ouverture à la participation de tous, met en cause tant de privilèges et de droits acquis, que cela suscite résistance, opposition, violence meurtrière. Ce conflit traverse aussi toute l'histoire.

2. La Bible, patrimoine culturel européen

La Bible est évidemment un texte religieux. Un texte de foi. Mais elle est aussi un monument culturel. En tant que tel, elle a marqué profondément toute la culture européenne pendant des siècles, au même titre et davantage que le théâtre et la philosophie grecque ou la tradition de l'histoire latine et du droit romain. Dans les études classiques on lit dans le texte grec les tragédies de Sophocle ou Platon, on lit dans le texte latin Cicéron ou Jules César. On ne propose jamais l'étude dans le texte (en grec, à défaut de le faire en hébreu) un grand texte biblique. Cette marginalisation du texte biblique prive notre culture d'une ressource importante de sens.

Pour le croyant, la Bible est Parole de Dieu. Mais elle ne l'est pas immédiatement. D'une part, parce qu'elle est d'abord un texte humain, expression d'une expérience humaine, personnelle, communautaire et sociale, expérience qui est aussi une expérience religieuse, expérience de Dieu et qui nomme Dieu. D'autre part, elle n'est pour nous Parole de Dieu que lorsqu'elle est lue et interprétée, lorsque dans l'interprétation contextualisée nous permettons à Dieu de se dire par le texte. Mais le texte en tant que texte humain de sens peut parler et être porteur de sens pour tout esprit humain ouvert et disposant des instruments culturels pour le lire (comme c'est le cas pour tout texte venant d'un autre lieu et d'une autre époque).

On peut d'ailleurs faire observer que dans le texte de Marc 3, Dieu n'est pas nommé une seule fois (et c'est très souvent le cas dans l'évangile de Marc). Dieu est évidemment sous-jacent au texte ; mais de façon directe le texte parle des être humains, de la communauté, des relations sociales, et parmi celles-ci les institutions religieuses.

araméen : fils de l'homme = l'homme en général, en disant en ce sens que l'homme est maître même du sabbat. Matthieu et Luc ont changé le sens de la phrase, en la séparant de la première partie, en en faisant une expression de l'autorité exclusive de Jésus comme prophète eschatologique (au sens où Fils de l'homme se réfère à l'expression qu'on trouve dans le livre de Daniel) : d'une affirmation de la liberté et de la responsabilité humaine, on passe à une affirmation de l'autorité divine de Jésus, et par dérive de l'autorité de l'Église : le sabbat, puis le dimanche ou d'autres pratiques (ministère, indissolubilité du mariage...) comme institution divine à laquelle on ne peut toucher, en réinstaurant le primat de la Loi et l'autorité sacerdotale.

Exemple de cette dimension humaine et sociale de sens : les textes bibliques qui parlent de l'alliance. L'alliance elle-même est d'abord une institution politique, pas une institution religieuse (ni non plus une symbolique matrimoniale). Elle est un rapport contractuel entre deux États ou deux souverains, le suzerain et le vassal, rapport de subordination fait d'engagements réciproques : fidélité politique du petit vis-à-vis du grand (pas d'alliance avec une puissance ennemie), engagement de la part du suzerain de défendre le vassal, engagement du vassal de payer l'impôt. Ce contrat politique sert d'analogie pour exprimer le rapport du peuple d'Israël à son Dieu. L'alliance est codifiée dans un livre de lois, le Lévitique, livre biblique austère et plutôt rébarbatif qu'on ne lit quasi pas. Or si le code de l'alliance définit les rapports à Dieu (surtout pas d'idolâtrie, pas d'alliance avec l'ennemi), il définit aussi l'ensemble des rapports sociaux. Il comporte un code de la famille (qui est la cellule de base de la société) et, le plus développé, un code social ou un contrat social.

Si on lit d'un peu près cette législation sociale, on peut observer qu'elle est entièrement traversée par un souci majeur : celui du droit de participation de tous à la communauté. La loi vise systématiquement à protéger le faible contre le fort : la veuve, l'orphelin, l'étranger. Elle vise à signifier symboliquement que, malgré les inégalités des rapports de travail (on sait bien qu'il y a relation d'exploitation du fort par rapport au faible), il y a visée d'égalité de tous devant Dieu : le jour du sabbat, " tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, pas plus que ton serviteur, ta servante, tes bêtes ou l'immigré que tu as dans tes villes " (Ex 20,10).

Par ailleurs une double institution importante met en place, au moins de façon théorique et symbolique (car on ne sait rien de l'application historique réelle), des mécanismes de réégalisation et de réintégration dans la participation : les années sabbatiques où il y a remise des dettes et libération du servage, et les années jubilaires où il y a redistribution des terres aux familles qui avaient dû aliéner leur bien. L'objectif est clairement, par une forme de contrat social, de contrecarrer les processus quasi naturel de marginalisation et d'exclusion.

L'intérêt pour nous aujourd'hui est de voir comment, à une certaine époque, une communauté humaine a tenté, par un processus législatif, d'assurer la cohésion de la communauté et la participation de tous. Il ne s'agit pas de répéter aujourd'hui les mêmes procédures, mais d'en percevoir avant tout l'esprit. De ce point de vue, comme chrétiens, il n'est certainement pas sans intérêt, à l'occasion du Jubilé, de se référer à la remise des dettes ; mais on en reste souvent trop à une sorte de parallèle matériel, sans toucher à l'intuition fondamentale, qui est un véritable projet de société : le droit de tous à participer à la communauté dans la dignité, et aujourd'hui il s'agit bien de la communauté mondiale, de l'humanité appelée à être communauté humaine.

Le croyant lit dans ces textes une parole de Dieu, l'expression d'une alliance de Dieu avec l'humanité ; et cela est porteur de sens sur l'histoire. Et en Jésus, cette alliance s'étend à l'humanité entière. Mais ce sens religieux s'enracine dans un sens profondément humain, qui se donne à lire dans le texte, et qui ouvre le présent à une dimension trop méconnue.

Dans un contexte pluraliste, un dialogue peut s'engager à partir de là : voilà ce que nous lisons dans ce qui constitue la source de notre tradition, et qui fait partie de notre patrimoine culturel commun ; mais vous, qui ne vous reconnaissez plus directement dans cette tradition biblique ou qui venez d'ailleurs (musulman, p. ex.), que pouvez-vous dire d'une telle perspective ? La participation de tous a-t-elle aussi sens pour vous ? et en quoi se fonde-t-elle dans votre propre tradition ?

3. Le choix prioritaire des pauvres

Nous pouvons nous demander : pourquoi la vision qui se dégage des rapports des groupes nationaux est-elle si noire ? Pourquoi un regard apparemment si négatif sur les choses ? La réalité est-elle aussi noire que cela ? À distance peut-être pas. Mais précisément, on choisit de ne pas voir les choses à distance, mais à partir d'un point de vue délibéré : à partir de ceux qui souffrent de la situation, qui sont les victimes du système. Ceux que le système ignore, ceux qu'on voit sans vraiment les voir... Cette vision si sombre est le reflet de la compassion et l'indignation, cette attitude fondamentalement prophétique et évangélique.

Dans le texte de Marc 3, l'homme est là, à la marge, sans véritable place dans la communauté... On l'ignore, sauf le regard inquisiteur des pharisiens, qui est exactement le contraire du regard de compassion et d'indignation.

Toute société, de façon plus ou moins marquée, plus ou moins brutale, fonctionne en instituant un rapport entre centre et périphérie. Un centre qui concentre, précisément, les privilèges de l'argent, de la considération, du pouvoir. Un centre qui marginalise, utilise et exploite, ou exclut, à des degrés divers des secteurs entiers de la société. Le système économique est aujourd'hui prédominant dans ce fonctionnement. Et dans une société capitaliste libérale, le marché laissé à lui-même et quand il devient la force structurante prédominante, est un puissant mécanisme de concentration et de marginalisation. D'autres forces sont aussi à l'œuvre : le racisme, le sexisme, le puritanisme moral, etc. Ces forces peuvent agir de façon convergente avec les intérêts du système économique prédominant ; elles peuvent aussi à l'occasion créer des tensions ou des contradictions (à une certaine époque, l'apartheid était devenu économiquement contre-productif).

Voir les choses à partir de la périphérie, c'est un choix, un acte moral. C'est dire que la périphérie est soumise à une force de marginalisation et d'exclusion, que ce n'est pas sa position naturelle dans la société humaine. Il ne suffit pas de vivre à la périphérie pour voir les choses ainsi : on peut très bien se dire que tel est l'ordre des choses et que donc on n'y changera rien, qu'il est normal qu'il en soit ainsi². La souffrance des victimes, parce qu'elle sont humaines, nous amène à dire : non, cela ne va pas ; cela ne peut pas aller ainsi.

Dans les carrefours, on a souvent cité Exode 3 (J'ai entendu les cris de mon peuple : c'est à la fois le cœur de Moïse et le cœur de Dieu qui sont touchés, l'un par l'autre dirait-on), Matthieu 25 (le jugement dernier) et la parabole du riche qui festoie et de Lazare.

4. La dénonciation morale et évangélique

Pour une large part, les situations de souffrance : pauvreté, chômage, marginalisation, etc., sont des effets de système, et plus précisément, à l'heure actuelle des effets du système de marché. En tant que tel, ce système demande à être dénoncé. Au même titre, pour le chrétien, que Jésus a dénoncé le sabbat et la synagogue ou le Temple, en tant qu'agents de marginalisation et de mépris. De même qu'il est dit dans l'Évangile : " le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ", il nous faut dire : " le marché est fait pour l'homme, et non l'homme pour le marché ", et de même pour l'économie. Le dire, pas de façon générale, mais dans le concret des fonctionnements, soulève opposition et conflit, parce que cela met en cause nombre de privilèges.

Mais il faut aussi faire des distinctions. Jésus certes a annoncé la destruction du Temple en raison des contradictions dont il était porteur ; il n'a pas mis en cause le principe du Temple³, appelé à être " maison de prière pour les nations ", ni l'institution de la synagogue ou celle du sabbat en tant que tel. Analogiquement, sans qu'on puisse tirer directement argument de l'attitude de Jésus, il faut être plus précis quand on parle du marché.

² Depuis Copernic nous 'savons' que la terre tourne autour du soleil et non pas l'inverse. En fait, nous ne le 'savons' pas : notre perception sensorielle et empirique voit le soleil se lever et se coucher. Seuls ceux qui manient l'instrument mathématique et les instruments d'observation peuvent vérifier le mouvement de la terre. La majorité d'entre nous, nous le croyons, parce que nous faisons confiance à la compétence de ceux qui savent. Apparemment, ceux qui 'savent', – un certain nombre d'économistes et ceux qui les relaient, – veulent nous donner à croire que le marché est le mécanisme le plus naturel et donc le seul efficace. La différence avec le savoir sur la terre et le soleil, c'est que dans ce cas de l'économie les mathématiques et les instruments d'observation n'ont jamais pu prouver une telle 'vérité'. Mais on fait comme si c'était prouvé. Et pour beaucoup cela marche. On le croit et on croit savoir. C'est la tromperie de l'idéologie.

³ Chez Jean, dans un autre contexte, celui de l'universalisme, Jésus annonce un dépassement du Temple.

Le marché libre n'est pas un état de nature. Il est une institution humaine historique. Il n'a pas toujours existé. Comme institution il s'est développé au cours de l'histoire de l'Europe occidentale. Rien ne dit qu'il doive toujours exister. Le développement de l'économie moderne repose largement sur l'institution du marché et une certaine forme de capitalisme, c'est-à-dire d'un mécanisme de constitution de capital en vue de l'investissement lié à la libre entreprise. On doit reconnaître que ce mécanisme s'est montré globalement plus efficace que les systèmes de planification centralisée de l'ensemble de l'économie pour assurer le développement de la production et la distribution des biens. Reconnaître l'efficacité de ce processus ne revient pas à affirmer que le marché soit apte à être le seul mécanisme et le seul régulateur économique. Entre le marché comme institution fondamentale mais partielle de l'économie et de la société, et la théorie qui déclare que le marché libre, fondé sur la recherche du profit, doit être le régulateur central et unique de la société, condition de toute prospérité possible, il y a un saut théorique qui ne trouve aucun fondement légitime. Le marché, en effet, est incapable de résoudre la question posée par les besoins non solvables, tant au niveau des personnes ou communautés humaines dont les ressources sont trop faibles, qu'au niveau des sociétés pour les biens publics, comme l'éducation, la justice, la défense, l'environnement, etc.⁴ L'économie réelle fonctionne par le marché libre (avec de nombreuses distorsions : la réalité ne correspond pas pleinement à la définition théorique du marché), mais elle est aussi déterminée par les théories, c'est-à-dire les décisions economico-politiques prises en fonction de choix idéologiques (les pratiques généralisées de déréglementation en sont une expression). Ce système a de multiples effets pervers, en particulier pour les secteurs les plus faibles de la société et pour les biens collectifs.

En ce sens, le système doit être mis en cause, humainement et évangéliquement. D'un point de vue humaniste, il faut revaloriser des concepts comme le bien commun, l'intérêt public, les services publics, etc.

D'un point de vue évangélique, la symbolique johannique offre des instruments de pensée et d'option : la thématique ambivalente du 'monde' (Dieu aime le monde ; un monde qui refuse la lumière ; être dans le monde sans être du monde...), le thème du péché, et en particulier du 'péché du monde'. Et en termes plus contemporains, les concepts introduits par la théologie de la libération et repris dans les documents de l'enseignement social de l'Église : structures de péché, péché institutionnalisé, etc.

L'enjeu est bien un changement de structures. Cela ne signifie pas une diabolisation du capitalisme ou du libéralisme (pas plus qu'il n'était légitime de diaboliser le marxisme. La question est de savoir quels sont les moyens réels de transformation de ces structures : sur quoi a-t-on pris ? Question de jugement politique.

5. Pour une pratique réelle

Une pratique évangélique, au nom du choix des pauvres, est à la fois contestataire, créatrice et anticipatrice. En ce sens, elle demande à être efficace : elle produit effectivement du bien pour et avec les pauvres, les moins bien lotis de la société.

Pratique risquée, mais modeste, efficace, mais partielle, consciente de ne pas avoir de maîtrise globale. Chaque fois que des groupes humains ont voulu maîtriser totalement la société, – pour le bien de tous, – selon leur idée de la société bonne, cela a conduit à des catastrophes sanglantes : dérives de la révolution française, nazisme, communisme soviétique, Pol Pot au Cambodge, le Sentier lumineux au Pérou... L'acceptation radicale de la non-maîtrise est sans doute une des raisons de la différence entre Jésus et les Zélotes (et non pas un principe général ou absolu de 'non-violence', c'est-à-dire de renonciation en toute circonstance de tout usage de la force).

⁴ Cf. Jean-Paul II : " Il semble que, à l'intérieur de chaque pays comme dans les rapports internationaux, le marché libre soit l'instrument le plus approprié pour répartir les ressources et répondre efficacement aux besoins. Toutefois, cela ne vaut que pour les besoins 'solvables', parce que l'on dispose d'un pouvoir d'achat, et pour les ressources qui sont 'vendables', susceptibles d'être payées à un juste prix. Mais il y a de nombreux besoins humains qui ne peuvent être satisfaits par le marché. " (*Centesimus annus*, 34).

Jésus était dans le système religieux (et politique) dominant. Il pratiquait la religion (synagogue et Temple) et il payait l'impôt. Mais il était libre, et désabsolutisait les pratiques. De la sorte, en fait, il minait aussi le système : celui-ci s'est senti menacé à juste raison. Du point de vue religieux, un autre système est de fait né, en dehors du judaïsme, bien que Jésus lui-même ne l'ait ni créé ni voulu. Et ce système est redevenu dominant...

Question donc : quelles sont les pratiques de liberté dans le système capable d'anticiper autre chose, non par la force d'une révolution immédiate, mais par la fécondité créatrice d'une autre ligne de force, ouvrant un autre avenir possible, sachant que cela n'évitera pas un certain nombre de conflits ?

6. La question de l'utopie

Le Royaume de Dieu, selon l'Évangile, est à la fois une espérance transcendante, accomplissement offert par Dieu au-delà de l'histoire (qui se signifie dans la résurrection de Jésus), une pratique actuelle, car le Royaume est déjà au milieu de nous, et une utopie universelle de fraternité, accomplissement de l'alliance pour toute l'humanité.

L'utopie est nécessaire, comme visée globale et comme inspiration. Mais l'utopie n'est opératoire que par une série de médiations : quelles sont les pratiques politiques, économiques et sociales cohérentes avec une telle visée, c'est-à-dire qui contribuent d'une manière ou d'une autre à en rapprocher, à réduire la distance existant entre ce qui existe à l'heure actuelle et cette perspective idéale.

Comme chrétiens, nous pouvons facilement être d'accord entre nous sur cette voie, et être d'accord avec de nombreux autres hommes et femmes sur la visée d'une humanité juste et réconciliée, à partir de leurs traditions religieuses ou humanistes. Mais il y a diversité quand aux stratégies à adopter pour tendre vers cette utopie. Diversité non pas entre chrétiens et non-chrétiens, mais entre chrétiens, et ce y compris entre des chrétiens qui ont une même option de solidarité avec le monde du travail et celui de la pauvreté.

Par rapport aux discours et aux pratiques, il y a cependant deux critères d'interpellation dans le respect des différences :

- Au niveau des discours ou des légitimations théoriques du système économique, il faut dénoncer la contradiction entre le discours (le marché, la main invisible) et la réalité observable et analysable : répartition et amélioration pour les moins privilégiés ne se font pas ; l'exigence universelle n'est pas prise en compte (besoins non solvables).
- Au niveau des pratiques : analyser dans quelle mesure les pratiques actuelles et celles qui sont proposées (toujours partielles) sont cohérentes avec la visée déclarée (un monde universel de fraternité, de justice, sans pauvreté, etc.), c'est-à-dire contribuent réellement à en rapprocher ; un débat clair à ce sujet est nécessaire.

Sur cette base-là, il s'agit de développer une cohérence réfléchie et critique entre les propositions, les pratiques et les visées utopiques, tout en gardant la conscience aiguë de ce qu'il n'y a pas une unique cohérence évidente et généralisable, mais qu'il y a des contradictions qui demandent à être dénoncées et combattues.

7. La croix et la résurrection

L'histoire humaine et les sociétés ne sont pas entièrement maîtrisables : tous les projets de maîtrise totale, visant à imposer à la société le modèle théorique idéal qu'on en a élaboré, ont conduit au totalitarisme et au bain de sang.

L'histoire nous montre qu'il y a une dynamique de fécondité historique, qui est une forme d'efficacité au-delà d'une inefficacité immédiate et apparente. La plupart des grands mouvements sociaux sont de ce type. Le mouvement ouvrier à sa naissance, par la création des premières mutuelles et l'organisation des premières grèves n'avait apparemment pas de chance face à la puissance du patronat industriel ; ce mouvement a cependant profondément transformé l'histoire de nos pays, alors même que les initiateurs n'en ont pour ainsi dire récolté aucun fruit. Les suffragettes ont été ridiculisées, mais le mouvement

féminin est devenu un mouvement social historique majeur. Les premiers écolos ont été tenus pour de doux rêveurs ; il n'est actuellement plus un parti qui ne présente un volet environnement dans leur programme. Tout n'est pas gagné, c'est évident, mais où en serions nous sans ces grands mouvements ? Aujourd'hui, le mouvement des peuples indigènes, le mouvement des chômeurs sont peut-être forces historiques pour demain, alors que les grandes structures de pouvoir ne les prennent pas en compte...

Et puis il y a la figure des prophètes de l'histoire, ceux qui ont payé de leur vie ou de leur longue patience et souffrance, une prise de conscience et une ouverture, ceux à qui l'histoire a donné raison contre leurs persécuteurs qui avaient en mains toute la force du pouvoir : Socrate, Gandhi, Romero, Nelson Mandela... et tant d'autres.

Et au cœur de la foi chrétienne, il y a l'image du Christ, la croix et la résurrection : ce symbole spirituel puissant répond à une dynamique fondamentalement humaine, nous venons de le voir. Au plan d'une lecture immédiate, Jésus échoue dans son projet de prophète du Royaume de Dieu : il est exécuté par les puissances de son temps, le politique et le religieux. Et pourtant, au regard de l'histoire, c'est Jésus qui avait raison. Le Temple et l'Empire ont disparu depuis des siècles. Et l'Évangile vit toujours. Et pour la foi, la résurrection est signe de ce que Dieu est à l'œuvre au cœur même de cette fécondité historique au service de la vie. Le risque de la croix ouvre sur la résurrection.

Le mouvement social, dans sa créativité et ses multiples initiatives, souvent peu visibles, peu efficaces par rapport aux grandes forces multinationales, est peut-être porteur d'une transformation en profondeur de la société. Nul ne peut le prévoir avec certitude ; nul ne peut non plus vraiment maîtriser cette histoire. Mais si on ne prend pas ce risque, rien ne peut naître.